

D'or et de boue.

*"Le monde repose sur nous_
IL dépend de nous qu'il s'éloigne, qu'il s'enflamme.
Il dépend d'un grain de silence, d'une poussière d'or,
- de la ferveur de notre attente-"*

Christian Bobin
Eloge du rien

Elle avait bien vu. les choses, cette visiteuse italienne de l'atelier de Guy Ferrer, lorsqu'elle lança le mot: "ossimori". Et elle avait du vocabulaire, car quelques recherches en d'épais dictionnaires de latin et de grec furent quand même nécessaires pour trouver les sens de ce mot si rare en français : oxymoron.

1/ en latin, Oxymorus: spirituel sous une apparence de niaiserie.

2/ en grec, Oxymoros: ingénieuse alliance de deux mots contradictoires.

"D'or et de boue", apparemment une niaiserie, oui, un jeu de mot trop évident pour être risqué. Mais réalisons aussi qu'en deux termes sont ici concentrées deux phrases de Pascal, et non les. moindres: *"L'homme n'est ni ange, ni bête. Et qui veut faire l'ange fait la bête.*

Et également la plupart des mythes d'origine de, l'homme, glaise pétrie dans. des mains de lumière.

Et aussi les principes mêmes de toutes les alchimies, spécialement celle de l'Inde. Car si la boue, d'après Nagarjuna, peut être transformée en or, ce n'est, selon Ramakrishna, que parce que la boue et l'or ne sont qu'une seule et même chose.

Evoquons aussi l'*ouroboros*, ce serpent qui se mord obstinément la queue pour symboliser l'infini, et mieux, la coïncidence des contraires, cette fameuse *coïncidentia oppositorum* qui constitue, selon Eliade et bien d'autres historiens des religions, la substance même du Sacré, paradoxe par essence, l'intimité de l'union entre tout ce qui fascine et. tout ce qui fait trembler.

Tout sacré, tout spirituel est Oxymoron.

Soit l'inverse de cette dialectique sauce normande que nous avaient inculqué Hegel et la cohorte des profs de philo adeptes plan en trois parties.

Prenons le moindre koan zen: *"Tu connais bien le bruit que font tes deux mains quand tu les frappes, mais quel est celui que fait une seule main?"*

Prenons les petites histoires soufies de Nassrudin: *"Que cherches-tu, Nasrrudin?"*

- *Ma clé.*

-*Es-tu sûr de l'avoir perdue ici?*

-*Non, mais ici I/ y a de la lumière."*

Pensons même aux si naïves paraboles de l'Evangile.

L'essentiel, le plus haut.de la spiritualité universelle se transmet par des histoires apparemment niaises, des

jeux de mots simples (exemple: en grec Soma-Sema, le corps, le tombeau).

L'oxymoron est ce mot d'esprit que l'on appelle 'une "pointe". D'ailleurs le préfixe grec oxy désigne ce qui est aigu, pointu, acide, acerbe.

L'art de Guy Ferrer est bien dans cet ordre de l'oxymoron. Il y a chez lui, à la fois, dans le même espace, dans le même temps, le haut et le bas, l'instant et l'éternel, la terre et la lumière, l'horreur et la splendeur, le doute et la confiance, le chemin et le but, la matière et l'énergie, la poussière et l'esprit, la danse et la gravité, la dérision et le tragique, le primitif et le policé. Mais jamais, rien qui ne vienne demander à l'œuvre d'opérer un compromis, une négociation.

Ici, le mot synthèse est une obscénité.

C'est sursaut qu'il faut voir. Qu'il faut faire_

A la fois acceptation et sursaut.

Se situer en ce point, dont parlait Breton et dont ont rêvé, rêvent et rêveront toujours tous les poètes, quelle que soit leur discipline, *"d'où les choses cessent d'être perçues comme contradictoires"*.

Cette sempiternelle équation à deux inconnues (la vie-la mort, le moi-l'autre, l'esprit-le monde, la lumière-la matière, la ligne-la couleur, l'apparence-la réalité, le masculin-le féminin, le soleil-la lune, le temps-l'éternité, la forme-le sens, l'adret-l'ubac, le yin-le yang, l'action-la connaissance, et l'icône .et l'idole, et le ceci et le cela et ainsi de suite jusqu'à l'improbable fin de toutes les symétries dont notre conscience est capable) n'appelle, n'espère aucune solution, Seulement un dépassement.

Dont l'art est à la fois le moyen et la preuve.

Spécialement en cette œuvre qui, presque "sans avoir l'air d'y toucher"("l'apparente niaiserie" de l'oxymoron), nous presse au plus urgent des sauts, dans le vide, vers la beauté et vers l'esprit.

D'abord dans l'essentiel. L'anecdote ni les détails n'ont pas plus de place en cette œuvre qu'elles n'en avaient dans les icônes ou qu'elles n'en eurent dans le théâtre radical de ces dernières années. La scène est sobre. Un sol. Une planète. Rarement autre chose, un arbre, un meuble, une porte. Un personnage, quelquefois assez filiforme, ayant propension à se faire liane, ombre ou signe; Parfois deux. Presque jamais plus. Et jamais pris dans une action, une situation précises. Toujours. ayant l'air de passer là par hasard, ou de résoudre distraitemment le problème de la quadrature du cercle, très absorbé, ou attendant.

Monde à la fois étonnement sobre, jusqu'à la brutalité, même, surtout celle de la matière, et toujours subtil, parfois jusqu'à l'élégance, surtout celle de la pudeur, ou de l'innocence ...

Parfois la politesse du désespoir...

parfois l'effronterie de la révolte.

Non, je ne devrais pas écrire "parfois". Toujours les deux ensemble. Bien étroitement serrés. Et c'est cela qui est si difficile.

Malraux a dit quelque part que Michel-Ange créait un monde où les philosophes de la Grèce et les prophètes de la Bible pouvaient échanger autre chose que des injures. Ferrer crée celui où les pantelants anti-héros de Bexkett que sont Vladimir et Estragon peuvent dialoguer avec le Petit Prince. Et où il cesserait d'être inimaginable que Godot finisse par arriver, et même qu'il leur dessine un mouton !

• Gérard Barrière
le 4 décembre. 1992